

l'habit ecclésiastique et de les élever loin de toute influence séculière, dans la piété et les sciences convenables à l'état qu'ils vont embrasser (1).

Les libéraux n'ont pas peur de se mettre en contradiction avec le grand concile et avec les Pontifes romains. Ils ont toujours favorisé l'établissement ou le maintien des collèges *mixtes*.

Quelques-uns y sont demeurés attachés, alors même qu'ils voyaient les vocations ecclésiastiques y devenir de plus en plus rares et l'esprit du siècle s'y introduire et dominer chaque jour davantage. " Il est bon, d'après eux, que les prêtres et les candidats aux carrières libérales se connaissent dans les années de leur jeunesse et soient familiers entre eux : ils nouent au collège des relations qui subsisteront toute la vie : amis de classe, ils demeurent amis à la tête de la société." "On reproche aux prêtres d'être étrangers à leur siècle, d'avoir un esprit qui tranche avec celui de la société contemporaine, n'est-il pas sage de les mettre en contact avec l'élite de cette société, pour en prendre, dans une large mesure, les principes et les aspirations ? "

Ces sortes d'arguments ont été débités avec emphase. Au fond les libéraux, même catholiques, ont les goûts naturalistes : ils ne sont pas fâchés que les prêtres subissent des influences qui peuvent altérer en eux l'esprit ecclésiastique, qui est essentiellement un *esprit surnaturel*.

50. Les ennemis de l'Eglise se sont souvent montrés hostiles, depuis cinquante ans, à l'étude du *latin*. Ils n'aiment pas la langue de l'Eglise, parce qu'ils n'aiment pas l'Eglise ; ils voudraient que personne ne comprît plus le latin, pour que l'Eglise, avec sa langue d'un autre âge, ne fût plus entendue des générations nouvelles et parût barbare au monde entier. Cette haine les a portés, quand ils en ont eu le pouvoir, à restreindre l'étude du latin dans les collèges publics. Ils ont même parlé quelquefois de la supprimer.

Les catholiques libéraux sont allés moins loin ; ils avouent qu'il ne saurait y avoir de haute culture intellectuelle sans la connaissance des classiques grecs et latins ; ils reconnaissent que l'étude des langues mortes est l'un des moyens les plus efficaces pour former le goût littéraire et donner à l'homme cultivé ce fini de l'éducation qui vaut mieux que la possession d'un grand nombre de sciences. Cependant ils prétendent que jusqu'ici, l'étude du latin a pris trop de place dans l'éducation de la jeunesse. On pourrait en beaucoup moins de temps, selon eux, apprendre assez de latin pour comprendre cette langue, la parler, et même pour

(1) Sess. De reform. cap.